



Reg'Arts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

DIALOGUES D'EXILÉS



© Olivier Allard

*« Si tu me payes un verre, je n'te demand'rai pas
Où tu vas, d'où tu viens, si tu sors de cabane
Si ta femme est jolie ou si tu n'en as pas
Si tu traînes tout seul avec un coeur en panne
Je ne te dirai rien, je te contemplerai
Nous dirons quelques mots en prenant nos distances
Nous viderons nos verres et je repartirai
Avec un peu de toi pour meubler mon silence... »*

Voici la première chanson de « Dialogues d'exilés », paroles de Bernard Dimey, chanté entre autres par Serge Reggiani en son temps. Un spectacle comme un instant suspendu quelque part au-dessus de la cohue du monde, un éphémère transit aussi bref et évocateur qu'une chanson. Ils sont six sur un plateau bondé d'instruments de musique, de palettes de bois, de fûts de bière... moitié bistro, moitié clandé, sans époque.

Les six interprètes sont eux-mêmes hors-temps : des nippes taillées dans des tissus multicolores, l'allure presque débraillée. Ils vont et viennent de leurs instruments à la pompe à bière, engloutissant pintes et demis. À la mise en scène : Olivier Mellor, qui interprète aussi Ziffel, physicien allemand exilé. Au texte : Bertolt Brecht, exilé loin de l'Allemagne nazi dès 1933. Un texte qu'il écrit et remanie pendant quinze ans sans qu'il lui fasse voir le jour de son vivant.

La trame principale est un dialogue entre Ziffel et Kalle (Stephen Szekely), un ouvrier allemand, en exil lui aussi, après avoir connu les camps du troisième Reich.

Protégés derrière un lourd rideau de velours rouge pailleté comme un travelo, isolés ainsi de la réalité brutale, ils sont libres de parler de cette réalité qui les menace avec la distance nécessaire, l'ironie nécessaire et la lucidité nécessaire. Tout l'humour de Brecht fait ici des flammes. Toute son analyse aussi, car loin de considérer les atrocités du nazisme comme un événement passé, presque accidentel dans son excès, son inhumanité, il se sert du dialogue de ces deux personnages pour tenter de comprendre ce que cette violence change à nos conceptions des choses et du monde.

C'est cette volonté de clairvoyance humoristique qui est mis en avant grâce à la mise en scène et aux jeux des interprètes, aussi bien les musiciens qui font corps avec les deux acteurs / chanteurs.

Sous un vernis volontairement populaire et bravache pointe aussi une très sensible et vibrante nostalgie. Nostalgie dans un monde bouleversé qui n'est que la source de notre monde actuel. Un monde dont les repères ont changé au point qu'ils apparaissent tous étranges, bizarres, inversés, absurdes et déshumanisés.

Rien de plus juste alors que nos six personnages boivent des bières comme les russes instillent avec un grand sérieux les petits verres de vodka de manière à faire surgir le sensible fond éclairé de l'âme.

Une belle démonstration où l'on ne demande pas seulement à l'ivresse d'être saoul mais d'être vrais.

*« Si tu me payes un verre, je ne t'en voudrai pas
De n'être rien du tout... Je ne suis rien qui vaille »*

Bruno Fougnières